

VOYAGE
DE
MARCHE A ROME
EN VINGT-QUATRE HEURES,
par M. GEUBEL,
MEMBRE EFFECTIF DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

Quand Romulus traça le sillon marquant l'étendue de son premier camp, il ne savait pas quelle destinée il préparait au monde; car il appela *Roma, Amor*, ce parc où il rassembla une bande de destructeurs célèbre par le meurtre et l'incendie et non par l'amour et la fraternité. Leur devise resta celle d'un peuple de sauvages: malheur aux vaincus; leur *Væ victis* causa le malheur du monde et à la fin, les vaincus se réunirent et anéantirent cette puissance devenue insupportable à l'univers connu. C'est le sort des peuples guerriers, dont la gloire finit par l'abaissement et la honte.

Ils ont dévasté nos villes et nos campagnes, et après avoir pris possession de ce qui restait de nos demeures, de nos jardins et de nos terres, ils ont couvert notre sol de châteaux et de constructions champêtres, fruit du pillage de nos biens et de notre esclavage. Que reste-t-il de tout ce qu'ils ont fait pour embellir leur existence à nos dépens? C'est à peine si nous pouvons retrouver quelques briques et des pots brisés mêlés aux ossements de ces tyrans dont le paysan a fait justice. C'est ainsi que finit la gloire quand elle n'a pas l'amour pour base.

Elle ne pouvait finir autrement dans le pays qui a gardé et conservera toujours le nom de *Belgium*, nom que les traités des nations belliqueuses de l'Europe ont cherché vainement à lui enlever. Ce n'est pas le grand nombre qui fait la force, c'est l'union et le courage.

Nos forêts ont toujours fourni leur contingent de soldats valeureux. Au dernier appel qui fut fait en 1838, pas un Luxembourgeois ne manqua à cet appel contre les menaces de l'étranger, parce que les descendants des hommes de cœur ont du cœur.

Que l'on cherche et que l'on publie tout ce qu'on trouvera de relatif à nos faits historiques, on n'y rencontrera rien de honteux; car la domination romaine elle-même ne s'accomplit que parce que nous étions fatigués des pillages des Germains qui passaient le Rhin et nous arrivaient dix contre un, et nous avons accepté la législation des Romains qui était la meilleure du monde en conservant nos institutions et nos libertés. Cherchons donc avec confiance et communiquons tout à notre Institut d'Arlon. Je ne demande aux associés que ce qu'ils ont vu ou entendu, sans qu'il soit besoin de notices ou de longues dissertations. Un fait, une pensée, un mot est quelquefois un rayon de lumière pour la science qui coordonnera l'histoire dans la suite.

C'est dans cet espoir d'être un peu utile que nous envoyons les miettes imperceptibles de vieux ciment qui pourrait servir à remanier l'édifice par des mains qui lui rendraient une belle forme.

La ville de Romulus devint la capitale du monde après la conquête; elle le fut encore après que le libérateur nous eût rendu la liberté.

Les Romains laissèrent non loin de Marche un souvenir de la patrie absente. C'est une métairie construite par un vétéran, ornée d'un beau jardin, située près de la rivière descendant des Ardennes (1), rivière aussi sauvage que le grand ours qui habita ses bords. Pour le vieux soldat de Rome, c'était le Tibre, et le lac qui est au midi lui rappelait une crique de la Méditerranée; aussi l'appela-t-il Rome, nom qu'elle a conservé, comme le *Grandhan*, village primitif à côté de là, village auquel les siècles ont gardé la dénomination de *Grandhan*.

Un jour du mois de juillet 1858, M. de Favereau, propriétaire du château de Grand-han, m'engagea à me rendre chez lui, afin de visiter un cimetière qu'il venait de découvrir à Petit-han et faire ensemble une excursion dans les environs, où se trouve l'ancienne métairie de Rome, pour étudier les reliques et les objets qu'il avait recueillis. Je ne manquai pas de faire cette course avec l'homme intelligent et sincère qui me donna les meilleurs renseignements, me recommandant de ne parler de lui que comme d'un simple paysan, n'ayant aucune prétention à la science.

Il avait pourtant recueilli assez de renseignements sur le Grand-han pour en faire l'objet d'une notice spéciale.

Je ne restai que deux jours en route et je revins de Rome à Marche pour écrire mes notes; ce que je fis bientôt, mais je ne pus les envoyer à notre Institut, parce que j'avais trop de choses à vérifier et que je devais revoir. Nous convînmes avec M. de Favereau de faire une deuxième course, pendant laquelle nous verrions les nouvelles trouvailles qu'il avait encore faites et déterminerions les antiquités qu'il avait réunies aux premières.

Notre projet ne put s'exécuter, car le jour qu'il avait fixé, l'impitoyable mort l'avait emporté et j'assistai tristement à le déposer dans le cimetière moderne, à l'endroit où il avait trouvé une monnaie gauloise en or et une Néalennia à cheval et portant des fleurs. Je crois avoir reproduit cette statuette en terre cuite dans nos Annales. Elle donne une bonne idée du calme et de la vie douce des premiers habitants du Grand-han, dont le propriétaire était encore le digne représentant, par le cœur et la franchise antique.

N'ayant pas achevé mes recherches avec lui, je ne puis me dispenser d'écrire ce qui m'en est resté, sans manquer à l'amitié que je dois à celui qui m'a donné des renseignements si exacts et avec tant de modestie. Je remercie le dispensateur de la vie de me permettre de donner à notre Institut les notes prises avec cet ami, avant de passer dans la demeure étroite et sombre où les antiquaires futurs feront des recherches et attribueront peut-être nos ossements à l'âge préhistorique. Ils n'y trouveront que quelques pierres non travaillées, mêlées à la terre naturelle du sol et des crânes semblables à ceux des premiers hommes.

En attendant, allons à Rome et ne passons pas un grain du chapelet des antiquités que le génie de l'Ardenne a semées sur notre chemin.

Je pars du Fanum Martis, appelé *mars* ou Marche par les habitants actuels de cette cité où je reconnais l'époque du grand Constantin, alors qu'elle était encore la capitale des Pœmani. Les habitants y sont encore clairsemés, mais ayant adopté les dieux protecteurs de l'empire, elle a été favorisée par les empereurs. L'agglomération des cases et des nouvelles constructions plus confortables remplit le carré formé par les circumvallations de l'ancien camp. On nous a accordé le titre de citoyens romains à condition d'être toujours armés et prêts à défendre l'empire contre les perturbateurs et les rivageois de la Meuse et du Rhin. L'avantage qui en est résulté pour nous, c'est d'être aussi libres que nos vainqueurs dont le langage nous est devenu familier.

Les anciens légionnaires nous ont appris les métiers de Rome. Un feu à cuire des vases en terre est établi près des tombes romaines sur le chemin de l'occident; vers le midi sont les

forges où l'on fabrique les armes et les engins de guerre qui exigent le fer et le bois. La forêt qui s'étend du côté d'Ambrabrunn fournit en abondance la mine de fer et le bois. A côté de là on taille dans la pierre des boulets de toutes dimensions servant au balliste et même à la fronde. Ils appellent cela *λιθοβολος* et y emploient parfois un grand nombre de tailleurs de pierre. Nous y trouvons même des projectiles en terre cuite fabriqués pendant le blocus des Allemands qui campaient au nord en lieu-dit l'Allemagne, ou pendant que les Chamaves nous écrasaient avec des quartiers de rocher de la hauteur au midi qui porte encore leur nom de Chamay. Nous avons des teinturiers et des peintres qui donnent aux étoffes et aux murs des appartements des ornements et des couleurs brillantes.

Le temple de Mars qui a remplacé la pierre de Taranis est un modèle d'élégance. C'est un bouclier ovale en bronze supporté par 12 lances et recouvrant la statue d'un guerrier romain que l'on donne comme la représentation de notre ancien Wodan; car ils ont cherché à nous plaire en admettant eux-mêmes nos idées, en divinisant ici tout ce qui trouvait une ressemblance dans leur Olympe. Leur dieu Mars se trouve ainsi naturalisé chez nous et se tient fièrement sur le monticule qui marque le centre de notre carré.

On parle déjà de le faire disparaître: car on dit que l'Empereur ne tient plus aux dieux protecteurs de l'Empire et qu'il adopte un culte nouveau qui commence à gagner les campagnes.

La cité des Pœmani ne tarde pas à admettre la religion nouvelle qui nous rendait le Dieu unique de nos ancêtres et un autre temple remplaça celui de Mars pour y demeurer debout à perpétuité. Il est encore à la même place sur le mamelon du centre. Le pouvoir de ses ministres s'étendit toujours sur toute la Pœmanie qui fut appelée Famène par les Romains qui n'y voyaient plus de Germains, quand la langue latine était la nôtre et que nous avons adopté l'administration romaine, les deux consuls de Marche subsistaient encore en 1792; les villici et leurs archers, le maieur et les échevins, c'est-à-dire la communauté et sa justice ne connaissaient rien au-dessus d'eux, sauf que le territoire n'avait pas cessé de faire partie de l'empire.

Les remparts de Marche étaient si anciens, qu'ils nous ont représenté des monnaies gauloises et des objets préhistoriques.

La capitale des Pœmani a repris le titre de capitale de la *Famène*, ou plutôt *Faumenne*. Car notre ancien Wallon dit *Faumène* et non *Famenne*. Nous descendons des hommes qui habitaient les creux, les cavités de nos rochers calcaires, le sol-faux, la Famène d'aujourd'hui étant encore, d'un bout à l'autre, marquée par une chaîne de roches creuses qui ont servi à l'habitation de l'homme. Le nom de Famène indiquerait donc l'homme du creux, et ce nom doit être le plus ancien nom, car les terrains communaux de la Famène ont conservé le nom de *Faumène*, ce sont les terrains qui sont restés impartagés depuis la première habitation de l'homme sur notre sol. Ils appartiennent encore à la communauté comme sous les Romains et antérieurement. Allez voir de la Meuse à Beauraing, à Marche, à Durbuy et à Aywaille, vous trouverez la dénomination de Famène au cadastre, dans toutes les vieilles communes; comme dans le pays des Condruzi vous trouverez des terrains sous le nom de *Condroz*, parce qu'ils représentent l'antique communauté de ce pagus allié des Treviri comme nous. L'amour de l'indépendance qui fait battre tous les cœurs des rives du Rhin à celles de la Meuse, est encore une preuve de cette antique alliance que les partages et les parçages n'ont pu effacer.

Mettons-nous en route. Au lieu de prendre la routé impériale qui sort de la porte haute vers la capitale du monde, nous sortons de Marche par la porte basse et parcourons la partie orientale de la Famène où est située notre Rome champêtre, nous dirigeant du côté des Éburons, laissant à gauche le pays des Condruzi et la voie antique qui traversait les marais au nord de

Marche et formait une communication directe entre les Condruzi, les Pœmani et les Kæresi (2), habitants les montagnes boisées entre les Remi et les Treviri, au midi de Marche. Nous prenons le chemin de Bourdon, car tous les chemins conduisent à Rome et celui-ci a même servi aux Romains pour rejoindre leur capitale par la grande voie de Hotton vers Trèves, voie se dirigeant du nord au midi, reliant les quatre peuplades amies, issues des Germains et redoutées de Cæsar, *Condruzi*, *Eburones*, *Cæræsi*, *Pœmani*, qui uno nomine Germani appelluntur.

Ces quatre contrées fournissaient ensemble quarante mille combattants dans la levée de deux cent quarante huit mille hommes contre les Romains.

Ces quarante mille hommes étaient des voisins qui devaient être prêts au premier appel comme tous les Germains cisrhénans.

Les Pœmani habitaient le territoire situé entre les Éburons et les Cæræsi, au midi desquels étaient les Treviri, les Remi étant les voisins de l'occident.

La forêt d'Ardenne couvrait ces territoires de la Meuse au Rhin; on y trouve les monnaies Arda.

Cæsar n'en sait que ce que lui rapportent les députés rémois moins disposés que les Germains de l'Ardenne à une guerre à outrance. Les habitants de ces contrées, disent-ils, sont les seuls qui surent défendre leurs frontières contre les Teutons et les Cimbres, quand la Gaule fut envahie.

Les trois cent mille Belges qui se réunissaient dans le cercle entre la Meuse et le Rhin, étaient une vieille armée de patriotes volontaires dans le but de couvrir les bords du Rhin contre les Allemands. Elle était recrutée dans le cercle formé du Rhin et de la Meuse.

Naturellement ceux de l'orient étaient plus à portée de défendre le passage et de former une barrière à l'invasion germanique, c'était la garde avancée de cette armée dont la valeur était renommée et si grande, disent les Rémois, que nous ne pouvons détourner nos frères, les Suessons, de faire cause commune avec eux.

Nos quatre peuplades couvraient le territoire (entre la Meuse et le Rhin):

Les Condruzi de Givet à Liège ou Tongres.

Les Éburons d'Aiwaille au Rhin.

Les Pœmani d'Aiwaille à Sedan.

Il ne reste pas de place pour les Cæræsi qu'en les plaçant au midi des Pœmani formant une bande de Vielsalm à la Meuse ou à la limite des Remi. Ces peuplades, qui ont d'abord repoussé les Cimbres et les Teutons, étaient elles-mêmes issues des Germains, puisque, lors de l'invasion romaine, elles portaient le nom de Germani alliés des Treviri. Ils ont conservé la langue germanique dans la meilleure partie du pays qui ne dépasse pas Bastogne, tandis que les Condruzi, les Éburons, les Pœmani et les Cæræsi parlent le wallon sans mélange de german, ce qui prouve qu'ils n'ont pas admis le mélange des races comme les Treviri, et que Cæsar ne les appelle Germains que parce qu'ils font partie de la même armée.

La langue allemande ne dépasse pas la ligne de Bastogne à Steinbach, au midi, et celle de Malmedy à Tongres, au nord. Nous avons conservé la langue wallonne qui vient des Celtes, nos aïeux, et dans laquelle le German et le Latin ont ajouté des mots nouveaux, comme dans les Gaules.

Il paraît donc que nos quatre peuples sont ceux qui sont restés wallons et soumis au diocèse de Tongres ou de Liège dans les circonscriptions ecclésiastiques qui en firent quatre archidiaconats. Comme l'Église ne change rien et conserve tout, elle a conservé nos anciennes limites.

L'archidiacre de Famène, comme celui du Condroz, et celui de Liège ont gouverné tout ce qui appartenait à chaque contrée

et l'archidiacre d'Ardenne ne pouvait être que celui de la contrée habitée par les Cærasi. L'Église a conservé la circonscription de chaque archidiaconat et des divisions en doyennés.

C'est le renseignement le plus sûr pour nos anciennes délimitations. Tous nos villages à peu près sont restés dans les mêmes places et ont conservé leurs noms. La politique corrompt les noms comme les choses, mais l'Église répond : *non possumus*.

Les anciens bans comme celui de Marche doivent avoir fait partie en entier de la peuplade où ils sont situés, sauf les changements apportés dans les seigneuries par la politique.

Suivant les renseignements ecclésiastiques, la Famène s'étend entre la Meuse et l'Emblève, depuis Charlemont et Stoniet; le décanat de Rochefort dit de Famène comprenait Stoniet (3) et Fronville.

Le burg de Marche, encore dit *en Famène*, est considéré comme l'ancienne capitale de cette contrée dont nous visitons la partie orientale.

En sortant par la porte basse, nous trouvons à droite le cimetière dit de St-Roch qui a reçu les morts à toutes les époques de peste après avoir reçu ceux des martyrs, et qui est redevenu communal quand la république eût supprimé celui qui entourait la grande église à l'intérieur de la ville.

La chapelle gothique dédiée aujourd'hui à saint Roch fut construite antérieurement à l'existence de ce héros de la fraternité chrétienne qui se dévoua lors de la peste de 1348. L'édifice repose sur des fondations plus antiques, car j'ai trouvé dans le ciment des moellons des monnaies de Claude et de Néron, ces précurseurs de la peste qui s'intitulaient *felicitas publica*, la vertu impériale ayant toujours des adorateurs.

Déjà alors le voyageur suivant le diverticulum de Hotton, s'arrêtait un instant pour essuyer une larme près des tombes qui bordaient la voie de l'Orient, laquelle suivait la campagne encore nommée *Orichamps*. L'Orient était notre côté néfas. Il n'arrivait rien de favorable de ce côté-là. Les corbeaux y prenaient une direction funeste, les archers les abattaient quand ils se dirigeaient vers la ville et les poursuivaient de leurs flèches enchantées jusqu'au monument sur la colline dite Cornimont et jusqu'au thier des corbeaux à l'entrée de la forêt où ils se réfugiaient dans les chênes antiques au nord de Marche, chênes creusés par les siècles et offrant aux hommes, comme aux animaux, des cellules naturelles, depuis la Meuse vers Tongres jusqu'à la Seine et la Marne où nous arrivions par la voie primitive dite *pirgus* que les Champenois retrouveront peut-être dans la direction de notre Famène.

Qu'on ne dise pas que c'est encore un rêve d'antiquaire, car tous les songes ne sont pas des mensonges et il arrive qu'une idée hasardée nous met sur le bon chemin. Notre avant-garde était trop nécessaire aux autres parties des Gaules pour ne pas avoir des communications et des sentiers jalonnés de vieux arbres nous conduisant les uns vers les autres par les lignes les plus droites et cachées aux envahisseurs, à qui nous n'avions garde de les faire connaître. On sait que les troupes de Cæsar devaient brûler nos bois pour les traverser, le feu était leur guide. Quand ceux du Nord vinrent de notre temps, en 1814, nos paysans, requis pour les guider, se faisaient encore tuer, plutôt que de leur montrer les chemins. Les Romains ne se considèrent comme possesseurs de notre pays que quand ils eurent créé partout des routes et fortifié toutes les stations militaires. C'est pour cela que l'on a dit que tous les chemins mènent à Rome. Mais malheureusement ils amènent aussi les ennemis et s'ils servent quelquefois à se donner la main, ils servent aussi à la grande tuerie qui n'est plus un crime quand elle est exercée par des masses d'hommes en uniforme commandés par des brigands couronnés. Si l'on pouvait interroger les ossements des malheureux renfermés dans les cimetières militaires de tous nos villages, ils nous en diraient long sur ceux qui les ont couchés là,

sans gloire et sans nous laisser leurs noms.

Le cimetière de Saint-Roch fut rempli par la peste de 1632 à 1636. C'était peut-être la vingtième fois que ce champ recevait cette destination et cette peste que les docteurs appelaient la peste noire, enleva tous les habitants de Marche et des villages qui l'entouraient.

Un peu plus loin en suivant le chemin de Bourdon, nous passons près de la fontaine des malades qui servit, dit-on, à guérir les pestiférés ou peut-être une autre maladie plus joyeuse, car on rapporte que ceux qui en étaient atteints éprouvaient une joie folle et se guérissaient en dansant des rondes échevelées, lesquelles rappellent la danse des mors ou des moribonds qui, dans la transpiration, avalaient l'eau claire de la source bienfaisante. On ne sait à quelle date remonte cette légende et si l'ordonnance fut signée par les Druides ou par les sectateurs d'Odin. La Driade qui présidait à la source n'en a pas tenu note. Elle ne savait déjà plus si Horus a baptisé l'Orichamps. Les Kimri et les Chamaves, qui bornent l'Orichamps au midi, n'avaient pas été à l'école et en savaient encore moins; l'instruction épée était la seule obligatoire chez eux.

Je quitte Saint-Roch et salue à ma gauche le vieux crucifix de Jacques Moie, ainsi nommé parce qu'il a été placé là par un vénérable curé de Marche vers l'an de grâce 1500. Ce signe de réparation devait conjurer les maléfices de l'Orient. C'est par là que nous avons vu entrer les Cosaques et les Baskirs, ces cavaliers encore armés de flèches comme les Huns.

À quelques pas plus loin que la fontaine des malades, sortant de la plaine de l'ori-champs ou hori-champs, que l'on a dit aussi Flori-champs, je suis le chemin de Marche à Bourdon, en wallon : *Bordon*.

Suivant la voie à l'Orient de Marche vers Hotton, voie qui laisse à droite celle des Romains pour se donner des airs de jardin anglais en s'éloignant le plus possible de la ligne droite, nous trouvons entre les deux voies le cimetière incinéré qui a dû précéder celui des Francs. Les cendres mêlées d'ossements calcinés sont encore déposées dans des trous ronds creusés dans le schiste et disposés en lignes très-régulières, de l'Orient à l'Occident. L'enfoncement de l'ustrinum garni de dalles de calcaire est à l'Orient et je l'ai encore trouvé rempli de cendres, preuve que ce cimetière n'était pas une tombe de famille, mais un lieu destiné au public ou au culte établi pour tous. Chaque trou avait été remarqué par une pierre de calcaire à fleur du sol. Cet endroit, à droite du chemin actuel de Bourdon, est facile à trouver, il est indiqué par un gros buisson d'aubépine qui abrite une croix, c'est le signe de l'antiquité et du respect du peuple de la Famène pour les lieux fatidiques par suite de quelque circonstance dont un souvenir vague est resté dans la tradition, quoique la légende ne l'ait pas conservé.

Nous trouvons partout ces buissons couverts de fleurs brillantes d'un blanc sanguinolant qui rappelle le Roi couronné d'épines. La rose des champs entrelace le buisson sacré de ses rameaux épineux et adoucit par son parfum l'amertume du pèlerin qui cherchait et emportait cette fleur de consolation. Ces buissons d'épines consacrés par la croyance populaire cachent dans leur épaisseur une idée primitive peut-être plus ancienne que le buisson ardent; et les jardiniers en étaient inspirés quand ils ont baptisé l'épine à fleur rouge du nom de buisson ardent, que quelques-uns nomment le *Cralorgus* par harmonie imitative du grattement épineux. *Notre-Dame à l'épine*, près de Beauraing, est un monument curieux de l'antique dévotion garantie depuis des siècles par un énorme buisson d'épines qui remonte peut-être aux arbres de nos sentiers primitifs contemporains de ceux du Liban et des Azes.

Il ne serait pas sans intérêt de rechercher le culte de l'épine dans la Famène.

Le paysan de la Famène guérit certaine maladie avec la *haustaine*. Savez-vous quelle est cette plante? Eh bien! c'est le guy

qui a pris racine sur l'épine blanche, ce qui est rare. Le Druide cherchait le gui sacré sur le chêne parce qu'il y est rare aussi et que peut-être il servait de médicament. L'épine devait lui donner une vertu supérieure, et cela prouve encore une ancienne vénération pour le buisson d'épine comme pour le chêne. Il est vrai que le dieu Terme, qui inventa la propriété, a dû inspirer aux premiers hommes un grand respect pour les haies d'épines blanches que nos anciennes coutumes considéraient comme faisant foi en justice par leur immobilité. Chez nous, la propriété foncière s'étendait jusqu'à l'extrême limite du voisinage et n'avait pas les restrictions établies depuis plusieurs siècles.

Les idées, le langage, les usages et les penchants des habitants d'une contrée prouvent la solidarité qui unissait leurs ancêtres. Ils restaient unis jusque dans la tombe et le respect qu'ils inspiraient à leurs descendants se conserve religieusement à perpétuité.

Nous en trouvons encore la preuve dans le sol qui entoure le buisson d'épine dont le propriétaire a toujours entretenu la croix indiquant que ce lieu doit être vénéré et conservant l'idée antique «que respect est dû aux morts», respect sanctionné par Charlemagne et qui se continue ici depuis deux mille ans.

Nous dépassons l'ustrinum autour duquel les mânes continuent à roder pendant la nuit sombre, accostant les voyageurs timides pour en obtenir l'obole dont l'ustor s'est emparé, les empêchant ainsi de passer le Styx. L'esclave chargé de brûler les défunts était de la pire espèce; avare et voleur, il mettait la monnaie dans sa poche et laissait plus d'une âme honnête dans l'embarras, se morfondant sur la rive, sans pouvoir écrire à ses parents. C'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Laidris*, où coule un ruisseau fangeux et souvent sans eau. De là venaient les cris lugubres que l'on entendait sur le bord du chemin et dans les marais voisins du ruisseau fatal où les voyageurs nocturnes n'avaient d'autre lumière que la flamme bleuâtre des esprits follets qui ne se contentaient pas d'effrayer les passants, mais les étrangeaient et suçaient leur sang. La voie romaine était jalonnée de croix en pierre indiquant les places où l'on avait depuis longtemps relevé les victimes de ces esprits infernaux qui avaient quelquefois des complices bien vivants, que la corde envoyait au passeur d'eau sans une obole.

Les Marchois n'avaient garde de se laisser attarder sur le chemin de Bourdon. Les parents auraient envoyé des hommes armés et munis de lanternes à leur rencontre, et ces craintes dataient de loin, car les esprits infernaux avaient pris possession du Laidris du temps des Celtes bien antérieurement à l'époque des Romains. Il est probable que ceux-ci y établirent leur cimetière parce qu'ils étaient étrangers et peu au courant de ce qui s'y passait. Leur mythologie n'étant pas de nature à rassurer nos paysans qui n'estimaient guère leurs dieux sans mœurs, le *Laidris* conserva son nom.

À l'endroit même où la voie traversait le marais, les Romains avaient été obligés de renforcer l'empierrement pour ne pas s'y enfoncer. Les Celtes avaient déjà dû avant eux soigner cette partie du chemin, car de notre temps on fut obligé d'y creuser pour les fondations d'une gargouille et l'on trouva sous la voie romaine une hache en silex poli et une pipe en terre cuite antique. Ces deux pièces trouvées ensemble profondément dans le marais sous une voie romaine, ont une signification très-importante pour l'archéologie, science vague, incertaine et superstitieuse comme nos ancêtres.

Le maçon Lamarche de Marche m'a remis la pipe, mais il avait déjà brisé la hache quand je suis arrivé sur le lieu où il m'a expliqué les circonstances de cette trouvaille.

La pipe celtique avait servi à contenir du feu, le foyer très-étroit était noir à l'intérieur et laissait des traces de fumée sur le petit doigt qui y entra à peine. Je l'ai confiée à M. le colonel de Loqueissie que Napoléon III avait envoyé en Belgique pour recueillir des matériaux pour son histoire de César. Le colonel

m'a rapporté que l'historien impérial, en voyant cette pipe, avait dit: *c'est un brûle gueule!* et que les savants auxquels il l'avait soumise avaient déclaré que la pipe n'existant pas dans l'antiquité, on devait considérer l'histoire de celle-ci comme une invention. J'ai répondu au brave colonel que je n'avais pas plus de confiance aux princes de la science qu'à ceux qui gouvernent le monde à la manière de César. Ils ne savent pas que l'on a trouvé la pareille pipe à Arlon dans un mur construit par les Romains et plusieurs autres associées à des coins en silex polis dans des gisements qui sont au moins celtiques, ce qui sera prouvé aux incrédules. Cet objet n'est pas rare dans la Famène où les habitants s'en servaient, je crois, comme adorateurs du feu. La négation n'est pas un argument, ce n'est qu'un moyen de se tirer d'un cas difficile à expliquer, aussi bien pour l'histoire que pour le préhistorique. Ma pipe ne m'a pas été renvoyée, mais j'en possède d'autres de l'âge de la pierre sur laquelle je puis bâtir mon opinion, quoique je fasse peu de cas d'idées non utiles à l'homme qui s'éloigne le plus de la nature et du but du créateur. Peu nous importe aujourd'hui à quel usage la pipe aî servi, ce n'est pas un motif pour nier son existence à l'âge de la pierre polie, ce qui est certain, c'est qu'on n'en faisait pas le même abus qu'aujourd'hui, car on trouverait chez les auteurs de l'antiquité un concert de ricanements contre cette habitude générale aujourd'hui et ridicule.

Après avoir passé le Laidris, on rencontre sept collines naturelles paraissant sept tumuli énormes qui ont nécessairement donné aux citoyens de la capitale de l'empire l'idée de s'y arrêter pour gémir sur le sort qu'ils avaient fait aux sept collines de Rome en les livrant à celui qui, à l'aide des barbares, avait anéanti le fruit de sept siècles de combats.

Au pied d'une de ces collines, nous avons trouvé, sous des débris de carrière, un four maçonné en pierres grossières ayant la forme d'une ruche, lequel était encore rempli de chaux et qui a pu servir d'abord au potier dont la marchandise avait rempli le cimetière du Laidris.

Plus bas que ce four, on a déterré une belle meule qui fut déposée au musée d'Arlon. Elle sort de fondations très-antiques, situées vis-à-vis vers l'ancien bois de Marche où l'on voit encore de hameau de Focagne indiquant peut-être le foyer de l'agneau et l'ancienne ferme dite Strasbourg, située sur un vieux chemin dans la direction des Éburons et à l'entrée du ban de Fronville qui joint les Condruis vers l'Orient.

Sur la hauteur au midi, non loin de la voie romaine qui passe à droite de Bourdon, on avait autrefois ouvert une carrière en lieu-dit Falthoth où il reste encore quelques rochers qui font trembler les passants à tant que le Laidris. C'est encore un de ces autels où les prêtres de Wodan immolaient les vieillards et les captifs. C'est le 14^e autel portant ce nom que j'ai découvert dans nos Ardennes. Je ne doute pas qu'il n'y en eût encore d'autres, ce qui devait rendre nos contrées très-agréables pour les amis de l'humanité. J'ai dit que ce nom de Faltholh signifiait *demeure de Faule*, je n'y tiens pas; une Vénus pareille ne mérite pas qu'on s'y attache.

Le christianisme a fait table rase des abominations des autres âges: Dieu en soit loué!

J'avais prié l'Académie d'ordonner des recherches sur les lieux-dits Falthoth; je lui indiquais les endroits où l'on pourrait chercher des preuves. Elle m'a remercié, mais n'a rien ordonné; nos collègues en archéologie pourraient bien s'en occuper. Nos Ardennais ont conservé le nom d'*Alé* à la pierre de la Falthoth qui a pu servir à l'immolation. C'est la table druidique faisant partie du roc naturel.

On y reconnaît l'ouvrage de l'homme préhistorique. Cet ouvrage, c'est le sillon fait dans le rocher par une autre pierre pointue ou tranchante; on appela cela les griffes du diable, celui-ci étant l'auteur de tout ce qui ne se comprend pas. Les paysans disent que le diable a laissé ces traces sur le Falthoth en

y aiguisant ses griffes. Ce qui semble plus vrai, c'est qu'on y aiguisa les tranchants de silex, soit en les fabriquant, soit lorsque l'on s'en servait pour le sacrifice.

BOURDON

Arrêtons-nous ici : car nous avons laissé tomber notre Bourdon, ce qui signifiait que nous avons fait une lieue depuis notre départ de Marche, un bourdon signifiant une lieue.

Bourdon est un vieux domaine dépendant de la justice de La Roche et faisant partie de l'ancienne paroisse de Marche. Son nom bâton dit en Famène *Bordon* et chez les Éburons *baston*, en français *Bourdon*. Le château, sans donjon, n'est qu'un bâtiment de ferme qui était entouré de fossés, et sans le pigeonnier et le pennon, on ne se serait pas douté qu'il fût habité par le chevalier *de Verri*, hautain et fougueux champion du féodalisme, et qui donna du fil à retordre au seigneur de Champlon qui prenait à son égard le ton d'un suzerain. La féodalité était considérée comme un perfectionnement ; tout le monde était soldat, sauf ceux qui avaient mérité un grade par un service public, c'était l'organisation de l'égalité par l'inégalité.

A force de raisonner sur la perfectibilité de l'homme, on reviendra peut-être aux erreurs des autres âges en passant par le régime prussien ou autre. Un prophète a dit que l'égalité viendra du Nord et qu'on la reconnaîtra quand il n'y aura plus que des millionnaires et des esclaves.

Les Francs, dont nous retrouvons les tombes un peu plus loin, avaient pour devise un serpent qui mord dans sa queue : c'est le cercle dont on ne sortira pas ; je conserve le bracelet en bronze de la dame Franque pour le montrer aux perfectionneurs de l'espèce qui ont conservé le culte du serpent. Ce serpent, je l'ai encore trouvé gravé sur les roches monstrueuses des poudings de *Fisenne*, où l'on a trouvé des monnaies romaines de Gordien et autres, et à côté des gauloises en or, qui furent vendues à un orfèvre de Liège.

Nous allons, pour commencer, à Bourdon qui est devenu section de la commune de Marenne, où nous avons encore trouvé des substructions romaines ; il nous en reste un lingot coulé dans les débris incendiés et composé des divers métaux dont les Romains fabriquaient leurs monnaies. Il est présumable que le propriétaire d'une bourse assez bien fournie l'aura laissé tomber dans les débris de la substruction, où elle se sera fondue et n'aura pas eu le temps de l'emporter. C'est pour cela qu'aujourd'hui les différents métaux n'ont conservé aucune forme des monnaies dont ils étaient composés. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les montagnes renferment des restes dont nous ne savons pas l'origine. Cette substruction est située au midi de la maison nouvellement construite par M. Viot, et le terrain qui sépare la nouvelle construction est aujourd'hui couvert d'un bois, situé sur le vieux chemin gaulois descendant de *Marenne* vers *Verdenne*, lequel est la continuation de la vieille voie et passe à Marche et va de là visiter toutes les grottes de la Famenne. Ces grottes se trouvent dans les montagnes qui suivent toute la Famenne jusque du côté du Rhin et sont aussi vieilles que le monde. Nous dirons, en passant, que la dernière famille qui fut seigneur de Bourdon est celle des *Nollet*, dont l'un fut souverain de Stavelot et fut rapporté dans la chapelle centrale, qui existe encore et sert d'église au village. La pierre est encore encastrée dans le chœur de cette chapelle, où les armoiries sont parfaites et suffisent pour rappeler au passant ce que fut cette noble famille.

Il nous suffira, partant de Bourdon, de nous diriger sur Hotton en suivant les monceaux de pierres et laissant à gauche l'excellent terrain appelé la *Dauphine*, d'où nous arrivons droit à l'Enseigne, où j'ai trouvé une verrerie et des poches de sable ; nous en sommes descendus par le chemin de Strée ; ce qui, en vieux langage, signifie route, chemin, en laissant à droite le fonds des *Zaies*, au pied des *Alti*, où sont des tombes creusées dans les bancs de calcaire. C'est là que nous avons rencontré des

débris de poterie de plusieurs couleurs, et que nous pourrions dire avoir appartenu aux Romains et à toutes les populations qui habitèrent la surface terrestre. Aussi y avons-nous trouvé les hommes enterrés dans des bancs de calcaire, sous des monceaux de pierrailles et avec toutes les façons dont ces malheureux furent détruits. De là, on est à proximité du *Ti-Chestai* où les hommes furent incinérés et inhumés de toutes manières. C'est ainsi que la vallée entière peut être reconnue en allant vers Laroche et Houffalize et tout ce qui est au midi. Mais il faudrait avoir d'autres archives pour pouvoir dire à qui appartient ce pays, si c'était à des hommes raisonnables ou bien à des sauvages.

Nous savons à peu près que la contrée presque tout entière appartient au pays de Liège, et que le prince de Liège savait à peine lui-même ce qui était sa propriété. C'est ainsi que Hotton appartient à Rochefort, et que Rochefort était une enclave de Liège. C'est pour cela qu'aujourd'hui le chemin qui vient de Rochefort à Hotton laisse Marche à droite, passe à Marenne, à Verdenne par Bourdon, et vient rejoindre l'autre route au lieu dit l'*Astrée*. En effet, tout ce territoire, le premier et le meilleur, appartient longtemps à l'ancien seigneur de Rochefort, et nous pensons qu'il reste le meilleur de la Famenne ; ce territoire fut livré longtemps à l'art de la navigation, et fournissait ainsi les communications depuis le Rhin jusqu'à la Meuse.

C'est ainsi que Hotton devint un centre et fut par la suite la direction des communications de toute la Famenne ; celle-ci resta toujours unie avec les *Condruzi* et les *Éburons*, sans quitter la main des Ardennais qui ne peuvent être autres que les *Kesresi*.

Il est très-difficile de dire aujourd'hui ce qu'il en fût du temps des Germains ou des Celtes et même des Romains, car nous ne le pourrions pas, sans jeter un peu de poussière sur ce qui s'est passé alors. On pourrait nous reprocher d'avoir des idées d'artiste, quand nous comptons, parmi nos chefs-lieux les grandes villes de Trèves et d'Arlon, et que nous ne savons pas si les villes de Marche, de Laroche et d'autres devraient être placées avant les cités qui couvraient l'Allemagne de cette époque.

Il serait préférable de donner le titre de bonnes maisons à qui il appartiendrait, si l'on pouvait en découvrir. Il vaudrait mieux, comme ceux du moyen âge ont fait pour Tongres et Trèves, faire remonter tout le monde au siège de Troie, et inventer des noms qui convinssent à Tongres et à Bavai, pour satisfaire tout le monde, puisque tout notre pays fut peut-être, pendant quelque temps, inhabité. On ne fabriquait pas d'étoffe partout ; on ne battait pas monnaie dans tous les endroits où il y avait un petit seigneur ; et c'est par le plus grand hasard, que nous avons découvert des titres, qui prouvaient que la monnaie d'une forteresse près de Dinant, appartenait à *Poïl-Vache*, qui avant cela s'appelait *Esmeraude* ou *Meraude*.

Il en est autrement des lieux où nous avons trouvé des châteaux habités par les Romains, des forteresses, des maisons de campagne, des hypocaustes ayant la même source. Alors nous pouvons dire avec certitude que tout cela appartient à la domination romaine ; il en est ainsi de tous les bords de l'Ourthe, qui furent alors couverts d'habitations de cette époque. Car quoique nous retrouvions bien d'autres époques dans toute cette région, nous pouvons affirmer qu'alors les Romains étaient nos maîtres. De cela au moins, nous sommes sûrs. Ce qui ne nous empêche pas de dire ce que nous pensons des villages qui couvrirent la Famenne dans la partie orientale. Il faut bien que nous les prenions tour à tour, et dire sur chacun ce que nous savons. Nous pouvons avancer qu'en général, tout ce qui se trouve à l'orient de la *Pémanie* fut le réveil de la civilisation. Peu importe qu'on lui donne le nom du paganisme ou l'idée du vrai Dieu, qui ne fut quelque temps, chez nous, que celle de la vraie civilisation. C'est ainsi que Marche foule aux pieds l'animal qui empêche la civilisation d'avancer. C'est ainsi que

Jupiter lui lance ses traits : c'est ainsi qu'un chevalier coupe la gorge au dragon; c'est ainsi que saint Remacle forçait le loup à transporter son roc.

C'est ainsi qu'Apollon met au service des anciens belges la musique et la danse et les force, par ces moyens, à adopter toute la civilisation. Si plus tard, la religion nous prêta son secours, nous l'acceptâmes volontiers; car nous y trouvions tous les agréments que l'art peut inventer, et le vert feuillage, qui couvrait nos forêts, servit, plus d'une fois, à faire retentir l'écho des rochers des Ardennes; et c'était le moyen le plus capable de rapprocher l'homme de la vérité, et de lui rappeler qu'il peut mériter autre chose que ce qui lui était vainement représenté, avant de se soumettre à ce qui lui était justement ordonné.

Traversons franchement la rivière sauvage de l'Ourthe, et abordons la campagne qui, au-delà de cette rivière, se dirige vers la contrée éburonne. Nous arrivons d'abord à Melreux, où une église de construction liégeoise rappelle au pays le clocher de St-Remacle de Stavelot, et de St-Paul de Liège. A côté de là, nous trouvons l'incinération romaine; les hommes y sont mis sous verre; des vases superbes représentant des cerfs ou autres gibiers sauvages, ont conservé les ossements qui ont servi à la nourriture de ces pauvres morts. Cela nous conduit jusqu'à la grande Case qui forme aujourd'hui le château du village et qui fut, probablement, la première maison de cette contrée. C'est pour cette raison qu'on l'appelle encore le Grand Han; *Han* n'ayant d'autre signification que le mot village, ou habitation. C'est pour cela que le premier seigneur du village était le baron de Casal, qui fut parent du comte de Favereau, notre ancien sénateur; il fut lui-même un descendant de l'auteur d'Athalie; c'est de lui que nous tenons nos renseignements; car il était un chercheur zélé à l'occasion de ce que je lui avais dit concernant l'origine du Grand Han.

Antiquités recueillies au château de Grand Han

Le château forme un long carré; nous ne savons si c'est le *grand Han* case primitive, ou une maison de l'époque romaine. Il reste encore une tour carrée comme on en trouve à Jemeppe, à Champlon (Famenne) et dans tous les vieux châteaux de l'ancienne Pœmanie. Le propriétaire a conservé avec soin tout ce qui se rapporte à l'occupation antique. C'est ainsi qu'il a mis de côté tout ce qui a été trouvé dans les anciens fossés, qui touchaient immédiatement au vieux Han, par exemple :

Une monnaie gauloise en or et plusieurs autres monnaies de cette époque ou à peu près; une Néalennia à cheval, portant une corbeille, recélant les objets que les cultivateurs réclamaient alors, ainsi que des fleurs et des fruits; une pipe en terre cuite de forme antique, ayant une queue trouée et un foyer assez semblable à un vase, comme on en trouve généralement dans ce qui appartient autrefois à des Celtes ou à des peuples dont on ignore le temps d'existence. Il est possible que la science trouvera du ridicule dans ce dernier objet que l'on retrouve dans d'autres régions; mais, ce qui est certain, c'est que nous avons bouleversé tous les auteurs grecs et latins pour trouver quelque chose ayant quelque rapport avec cet objet, et nous n'avons rien trouvé. On s'arrête trop facilement au but résumé de la chose au lieu d'admettre toutes les suppositions. Ainsi, on a voulu supposer que ce fût la suite de l'usage de fumer, tandis qu'alors, on ne connaissait pas le tabac ni rien de pareil. Aujourd'hui, on peut se tromper facilement, et nous voulons bien supposer que l'usage d'avoir du feu avec soi pouvait avoir pour but de porter sur soi le dieu que l'on adorait. Il est certain que chacun pouvait conserver, au bout du petit tube, le dieu qu'il se faisait; il pouvait lui adresser la parole et lui demander ce qu'il voulait. Le feu divin étant la divinité universelle, il pouvait rallumer le feu divin, sans le chercher ailleurs. Nous ne devons pas être étonnés plus tard de trouver dans les tombes de la Germanie, le morceau de silex et le morceau de fer, qui avait procuré le feu primitif.

En effet, où aurait-on trouvé Dieu si ce n'est dans le feu et dans les émanations du soleil. L'homme était réduit à l'ignorance la plus complète. Le silex était son unique ressource; il ne pouvait chercher ailleurs ce dont il avait tant besoin; et il est bien probable qu'il fit des pipes de silex avant d'en faire de terre cuite. Car on peut rechercher tant qu'on veut, et l'on trouvera que ce n'est qu'en maniant le silex, qu'il parvint à trouver l'art de cuire la terre. Ce qui est probablement aussi vieux que le premier homme. Nous devons donc considérer comme primitive la trouvaille d'un tube en terre cuite; et ce n'est pas sans raison, puisque, après le fait du Grand Han, nous avons trouvé le même tube et de la même forme dans les anciennes grottes habitées, et sous les voies gauloises et romaines; et jusqu'à présent, on n'a pu fournir une cause meilleure aux pipes dont il s'agit, qu'en leur donnant une origine quelconque et un usage on ne sait lequel, en les appelant *pipes celtiques*.

La preuve de notre opinion existe et peut être vérifiée au musée d'Arlon, où l'on voit une pareille pipe, enveloppée dans le mortier romain, cette pipe ayant été trouvée dans le mur même des anciennes fortifications quand ce qui en restait fut démoli assez récemment.

Il y a dix pour cent à supposer que le maçon, trouvant sa pipe éteinte, la jeta dans le mortier et cessa peut-être d'adorer le dieu qu'il portait; nous n'en savons rien; ce qui est certain, c'est qu'on l'a retrouvée dans cet état-là, et nous invitons ceux qui s'occupent de rétablir les usages antiques, à commencer par reconnaître le fait, et à dire au public à quoi cet instrument a servi. Que cela plaise ou non, peu nous importe; qu'il nous suffise de dire que la vérité est là toute entière.

Quand on soutient une chose ou qu'on la nie, il faut prouver le contraire, ou avouer que c'est possible. Pour moi, je pense qu'on ne fumait pas; ainsi, ce foyer avec ce tuyau servait à autre chose, et ce qui est singulier, c'est qu'on y retrouve le bouton comme à la pipe de terre actuelle, et qu'on peut en faire le même usage, mais il faut dire alors comme Napoléon III a dit en voyant notre pipe :

« C'est un vrai brûle-gueule. »

Ce qui est certain, c'est que je ne l'ai trouvé que dans la Pœmanie, remontant à une époque antérieure aux Romains, et toujours dans des tombes où je rencontrais en même temps un morceau de silex blanc et un morceau de fer, aussi bien du temps des anciens Germains, que du temps des Francs qui avaient conservé le même usage.

Nous avons déjà parlé de Hotton, c'est le commencement d'une continuation de villages romains qui nous conduisent vers Laroche en travers des substructions romaines et la grande voie allant de Tongres à Trèves, que nous avons signalée antérieurement; car de *Laroche* à *Houffalize*, à *Vielsalm*, et aux TOMENNES, on ne trouve que cela.

Le Pays était plus habité qu'aujourd'hui, quoi qu'on en dise, car à Ollomont, à Houffalize, à Wibrin, à Vielsalm, à Montleban, à Bihain, on trouve les constructions et les monnaies de l'Empire et du Bas empire.

Ainsi, nous passons à Melreux que, dans la contrée, on appelle Merleux, ce qui est la même chose,

Tout le pays entre Hotton, Melreux et Ny, qui fournit le meilleur froment, est couvert de cailloux de toutes les couleurs et nous présente l'aspect d'une alluvion.

À côté de Melreux, en construisant le chemin de fer, on a découvert des poteries magnifiques de l'époque romaine, représentant presque toujours des objets de chasse.

Les corps étaient incinérés et un peu plus loin, du côté du Perret-Louis ou Poirier de Louis, nous trouvions les cadavres non incinérés et entourés de tous les attributs guerriers; la femme était quelquefois enterrée avec son mari, le collier d'ambre rouge était à son cou et le collier de terre cuite était au cou

du mari, ils étaient jeunes et pleins de force ; à vingt pas de là, on trouvait des Romains qui s'étaient donné la peine de brûler les corps morts.

Nous croyons que les premiers étaient des Francs, qui ne faisaient que passer, tandis que les seconds habitaient le pays.

Nous n'avons rien trouvé là de Gaulois.

Entre Hotton et Melreux, en lieu-dit au *vieux Mosty*, nous avons retrouvé un temple construit par les Romains, dont une partie avait été en entier entraînée dans l'Ourthe.

Je dois dire que, partout où j'ai rencontré des temples qui ont pu appartenir au culte actuel, on les appelle *vieux Mosty*, ce qui est antérieur au mot *Monastère*. Nous croyons que le *Mosty* était un temple habité par un seul prêtre, soit au commencement du Christianisme, soit auparavant, et que cela se rapporte un peu aux anciens *menil* qu'on retrouve partout ; mais alors il s'agissait plutôt d'hommes de guerre, d'hommes de *mainies* ; car dans le temps, où ces hommes se réunissaient, ils n'étaient que des manants que le seigneur appelait *hommes de mainies*, qu'il conduisait où il voulait, les armait suivant le besoin, pour en faire l'usage qu'il jugeait utile. Il serait intéressant aujourd'hui de faire d'abord la liste des endroits appelés *Menil* que nous appelons en Wallon *Magny* ; on pourrait peut-être savoir d'où leur vient ce nom, par ce qui y est resté, pour nous dire ce qu'ils furent. C'est ainsi qu'à *Menil Favay*, nous avons trouvé une grotte surmontée d'un tumulus romain, et là nous avons reconnu l'époque du Silex poli, celle du Bronze et tout ce que les Romains firent ensuite et avant eux les Gaulois de l'occupation primitive.

Avant de passer outre, nous voyons à droite de Melreux vers l'Orient, un village situé au-delà de *Ny* et un peu plus loin, le village d'*Izier*.

Nous laissons *Ny* à gauche et nous arrivons à *Soy*, où nous devons nous arrêter un instant, car c'est là que nous rencontrons le berceau de la civilisation moderne.

Ces gens-là n'était pas libres, quoique le fer fût leur substance la plus naturelle, ils étaient livrés à l'esclavage des châteaux dont il reste encore des débris et dont les descendants demeurèrent maîtres jusqu'à la révolution de 1789, laquelle engloba la Belgique avec les pays voisins. Il n'était pas facile à eux d'aller entendre les simples mortels qui renversaient les idoles, abolissaient les sacrifices, faisaient table rase des anciens cultes et remplaçaient tout par la *Bonne Nouvelle*.

Un jour, quelques habitants de la seigneurie de *Soy* prirent le chemin raboteux qui les conduisaient vers *Durbuy* et *Warre*, où les Romains avaient pris racine, habitaient les châteaux et conduisaient le peuple à la charrue et ne pouvaient inventer des instruments assez forts pour faire galopper leurs chevaux sauvages. Ces hommes venant de *Soy* prirent plaisir à écouter ce qu'on leur débitait sur ce qui s'était passé en Judée et ils conçurent à l'instant que tous les hommes étaient égaux et qu'ils n'avaient qu'à le vouloir pour être libres.

Ils revinrent à *Soy*, et ne trouvèrent rien de mieux que de faire connaître aux paysans ce qu'ils avaient vu et entendu.

Les dieux protecteurs de l'Empire n'étaient plus rien, ils avaient cédé la place à un sacrifice très-innocent ; un peu de pain, de vin et d'eau avait remplacé tous les sacrifices offerts à des dieux qui ne représentaient que l'immoralité.

Les quatre forgerons de *Soy* qui se rendirent à *Tohogne* pour entendre les apôtres, sont donc les premiers qui, dans notre pays, reçurent la *Bonne Nouvelle* ; leurs noms méritent d'être conservés à la postérité : ils s'appelaient *Hencotte*, *Hencocia*, *Holmidaine* et *Dagabert* ; tels sont les quatre noms qui m'ont été révélés par les archives de la fabrique de *Soy*, qui furent précieusement conservées par un nommé *Lonchay*, un vieux camarade de bonne foi qui a fait ses études avec moi au Séminaire de Namur, et celui-ci mérite personnellement de voir son nom

conservé (s'il vit encore), car en revenant de la campagne de Russie et rentrant dans son village, il entendit la cloche funèbre et allait remercier Dieu de l'avoir conservé au milieu des périls de l'époque, quand quelqu'un du village lui dit que l'on chantait la messe pour le nommé *Lonchay*, mort au champ d'honneur : c'était de lui-même qu'il s'agissait, et c'est lui qui m'a raconté cette histoire, en me recommandant de me rendre à *Tohogne* où je retrouverais l'ouvrage des quatre forgerons, ce qu'il savait par son collègue de ce village.

Ledit curé *Lonchay* avait fait démolir l'autel de l'église de *Soy*, qui allait être rebâti avec le subside de l'État, et il m'a montré deux vases ou verres blancs qui tous deux semblaient de la fin de l'époque romaine, parce qu'ils étaient fabriqués de la même façon, ayant les bords unis et le dessous festonné, comme il en était de ceux de cette époque.

Ils avaient été trouvés dans l'intérieur du mur formant le carré oblong de l'autel, couvert chacun d'une rondelle en ardoise, et contenant encore des reliques sacrées, lesquelles étaient enveloppées dans un parchemin portant le cachet en cire rouge encore intacte, et timbrées d'un écusson aux trois merlettes.

J'ai laissé ces objets chez le curé qui devait les remettre à l'Évêque du diocèse, et je me suis empressé d'aller voir l'église de *Tohogne*, où l'on avait fait la première prédication évangélique, laquelle fut bientôt suivie de la conversion des habitants qui trouvèrent que les quatre forgerons n'avaient dit que la vérité.

Je m'étais rendu à *Soy*, parce que j'avais l'ordre de faire replacer des pierres tombales qui furent ensuite remises dans l'église, dans un mur spécialement désigné ; elles le méritaient bien. J'en donnerai le détail ultérieurement, si j'en ai le temps.

À l'entrée de l'église, j'ai remarqué un vase en pierre d'une pièce qui avait la forme d'un tonneau défoncé et qui n'était rien autre qu'un vase d'ablution, comme il en existe un à Amberloup.

La chapelle castrale existait encore tout entière dans l'église même, avec une tombe qui rappelait les anciens seigneurs ; elle avait été bâtie par Albert De Ligne, époux de la princesse Marie de Barbanson, fille d'Evrard de Barbanson, ce que l'on voit par l'acte de fondation de cinq messes par semaine du 24 mai 1615, revêtu du sceau de Ligne.

Evrard Barbanson avait épousé Louise, comtesse d'Ostfrise de Dave.

L'ermitage, qui est situé au-dessus de *Soy*, fut fondé en 1606 par Evrard de Barbanson, et servit à l'enterrement des pestiférés ; il est encore desservi par un ermite, ami de la culture et qui en a grand soin.

Le curé de *Tohogne* nous a permis de voir tout ce qu'il y avait d'intéressant dans l'église.

Nous avons retrouvé près de là, à l'occident de l'église, le cimetière des Romains contenant des ossements brûlés. Sous une dalle, il y avait un vase en terre rouge avec un coutelas. L'église était garnie de grosses colonnes carrées et éclairée par deux petites fenêtres cintrées de l'époque romaine, une seule fenêtre se trouvant dans la petite nef à gauche était gothique.

Le baptistaire bien entier avait quatre têtes d'hommes, portées par une grosse colonne entourée de quatre plus minces ; le bénitier est soutenu par un fût comme un ancien autel cylindrique, reposant sur un chapiteau corinthien renversé et bien exécuté ; il paraît être un ouvrage antique.

Dans la sacristie, il existe un ostensor en cuivre argenté en partie, soutenu par quatre colonnettes de cinq figurines, le pied est très-beau ; cet objet semble mélangé de roman et de gothique.

Un ciboire en cuivre émaillé d'une forme antique, qui semble être le modèle d'une maison gauloise. Il est possible que ces objets soient des cadeaux des quatre forgerons, qui répandirent

la vérité a Soy.

Nous n'avons pas trouvé l'origine de l'église de *Tohogne*, non plus que de celle de *Soy*.

Le mot *Tohogne* signifierait la demeure de Dieu, parce que la finale *hogne* indiquait autrefois la forme d'une maison, et c'est là que dût commencer la prédication d'une religion nouvelle.

Nous avons trouvé l'autel des Druides à Ferrières, dont on avait fait les armes de Liège, et il n'y avait pas loin pour y prêcher l'évangile, parce que les Druides adoraient un Dieu immortel. Il était défendu de travailler la pierre qui devait rester brute, et les apôtres ont compris aussitôt que la croyance des Druides en un Dieu souverain serait bientôt admise par ceux de *Tohogne*, dont la loi n'avait pas beaucoup de chemin à faire pour admettre un seul Dieu, ou le père des dieux, dans leur Olympe, ce qui ressemble beaucoup aux dieux des Druides.

Disons, avant de passer outre, que les quatre forgerons avaient été tourmentés par le même rêve et que c'est ce qui les porta à croire à cette similitude.

Si nous ne savons pas l'origine des églises dont nous avons parlé, nous savons qu'elles étaient au moins romanes, parce qu'on voyait derrière l'autel la pierre trouée que nous appelons *Pastophoria*, mot que nous n'avons trouvé que dans les explications de l'ouvrage intitulé *constitutiones Apostolorum*, où saint Pierre dit comment sera construite une église, et cela avant la séparation des apôtres, après le départ du Christ.

A un quart de lieue de *Soy*, à l'occident, se trouve le village de *Fisenne* qui est illustré par les roches de silex qui sortent de terre en allant vers *Érezée*; c'est dans ces roches que j'ai trouvé des figures de serpent auxquelles on attribue un caractère très-antique.

A côté de ces roches, les taupes avaient fait sortir de terre des monnaies en or qui venaient probablement du pillage de l'autel d'Apollon; elles portaient toutes le cheval gaulois, du côté de la face concave; j'en possède une avec le nom de *Philippos* en lettres grecques, parce que les soldats d'ici les avaient imitées après leur retour, et que tout ce qui est postérieur en fait de monnaie, n'est que l'imitation du Grec.

En suite du vol dont Apollon sut, selon toute apparence, tirer vengeance par le tonnerre en renversant nos héros gaulois, j'ai trouvé, à côté des mêmes rochers, des monnaies du haut empire et quelques monnaies dont le type n'était pas douteux, mais qui avaient éprouvé le feu; elles se trouvaient déformées de manière à ne pouvoir les lire, elles étaient en cuivre et les ouvriers carriers qui les découvrirent et me les montrèrent, croyaient que c'était de l'or.

J'ai reconnu un *Carinus*, un *Gratianus* et une monnaie consulaire, avec la finale *Entia*.

Une autre portant *Annius Lam...*, avec deux têtes gauloises.

Les rochers de *Fisenne* sont célèbres et ont dû attirer l'attention des Druides, parce qu'ils sont la continuation des rochers réfractaires de *Wéris*, où l'on voit encore la Roche Bayard, cheval des quatre fils Aimon, qui de *Durbuy* sauta à l'endroit où est cette pierre et y laissa la forme de son pied.

Etant à *Grand-Han*, j'indiquai du côté d'Eneille ou Enée, un renflement de terre et je dis à M^r de Favereau qu'il devait l'ouvrir pour y trouver un Gaulois. Ce qu'il fit; il y trouva un squelette; près de la tête était un lingot de fer; je dis encore à M. de Favereau qu'il devait ouvrir près de là l'endroit dit *Halret* et pour y rencontrer un Romain et en effet près de celui-ci incinéré, il trouva un jeu de dames dont les dames étaient noires et blanches comme de grosses gouttes de porcelaine. Il est probable que le premier était l'inventeur du fer; en effet ce pays est tout rempli de mines de fer, et ce métal forgé doit avoir été inventé par là.

Ceci doit être la fin du voyage en vingt-quatre heures qui se termine par la prédication de l'Évangile, près de *ROME*, hameau dépendant de la commune de *Grandhan*.

Jean-Baptiste GEUBEL (24/12/1799-2/1/1877)

(1) L'Ourthe, urtha, urca, curca, *our* escarpé.

(2) Houffalize et Laroche sont situés dans le pays des Kresser (crêtes), montagnes escarpées composées du gré ardennais, ossements du globe et composition de nos dolmens.

(3) M. Würth-Paquet à Luxembourg possède un travail officiel de l'an 1530, sur la division ecclésiastique.



← Ancienne demeure seigneuriale appelée ferme de Rome ou de la Prévôté. Habitation en moellons de calcaire de la seconde moitié du XVII^e siècle à deux niveaux sur caves, développant à l'origine six travées de fenêtres à traverse sur montants chaînés, tant vers la cour qu'à l'extérieur.

↓ Chapelle Notre-Dame de Luxembourg à Rome-Petithan. Située sur le talus de l'ancien chemin de Petithan à Durbuy, petite construction en moellons de calcaire équarris en façade. Sur celle-ci, on peut lire la date 1855 et l'inscription: « À NOTRE-DAME DE LUXEMBOURG / CONSOLATRICE DES AFFLIÉS ». Actuellement en cours de restauration.

